

Les langues des jeunes en Afrique francophone
*Une comparaison sociolinguistique entre le nouchi
et le camfranglais*

Elselien Treure

Mémoire de master

Directeur de mémoire : Dr. J.S. Doetjes

Second lecteur : Prof. dr. J.E.C.V. Rooryck

Date : le 4 juillet 2017

Université de Leyde

Département de Français

Les langues des jeunes en Afrique francophone
*Une comparaison sociolinguistique entre le nouchi et le
camfranglais*

Table des matières

Introduction		Page 6
Chapitre 1	L'étude sociolinguistique des langues des jeunes	Page 8
1.1.	Les langues des jeunes en Afrique	Page 8
1.2.	Aperçu de l'évolution du nouchi – Côte-d'Ivoire	Page 9
1.3.	Aperçu de l'évolution du camfranglais - Cameroun	Page 10
2.	Type de recherche	Page 11
3.1.	Cadre théorique	Page 12
3.2.	Anti-langue (Halliday, 1976)	Page 12
3.3.	Communautés de pratique (Eckert, 2006)	Page 14
3.4.	Droits linguistiques (May, 2005)	Page 15
Chapitre 2	Méthodologie de recherche	Page 17
1.1.	But du mémoire	Page 17
1.2.	Plan de l'étude	Page 17
1.3.	Hypothèse	Page 18
2.1.	Littérature principale sur le nouchi	Page 18
2.2.	Littérature principale sur le camfranglais	Page 19
Chapitre 3	Le nouchi et le camfranglais: entre langue et anti-langue	Page 21
1.	La relation entre les anti-langues et les parlars jeunes	Page 21
2.1.	L'importance de la discrétion	Page 21
2.2.	Le rôle des métaphores	Page 24
2.3.	La hiérarchie sociale	Page 25
2.4.	La manifestation d'une identité alternative	Page 27
3.	Le nouchi et le camfranglais comme des anti-langues	Page 29
Chapitre 4	Communautés de pratique	Page 31
1.1.	Profil des locuteurs : l'âge	Page 31
1.2.	Profil des locuteurs : les sexes	Page 33
1.3.	Profil des locuteurs : données géographiques	Page 34

1.4.	Profil des locuteurs : le contexte	Page 35
2.	Les sous-cultures	Page 36
3.	Les communautés de pratique du nouchi et du camfranglais	Page 37
Chapitre 5	Le manque des droits linguistiques	Page 40
1.1.	Le statut social du camfranglais	Page 40
1.2.	La statut social du nouchi	Page 41
2.1.	Les médias	Page 42
2.2.	Le camfranglais dans les médias	Page 43
2.3.	Le nouchi dans les médias	Page 44
3.	L'effet du manque de droits linguistiques	Page 45
Conclusion		Page 48
Bibliographie		Page 50

Introduction

Depuis quelques décennies, des phrases comme « *Je vais de si après* ‘Je vais te voir après’ » (Harter, 2007 : 260) et « *Il est wanté* ‘Il est recherché’ » (Newell, 2009 : 172) sont de plus en plus courantes en Afrique francophone. C’est grâce au succès grandissant du camfranglais et du nouchi ; deux parlers jeunes originaires du Cameroun et de la Côte d’Ivoire. Les deux parlers sont basés sur le français et ont aussi été influencés par d’autres langues, comme l’anglais et des langues indigènes.

Le nouchi et le camfranglais sont nés comme des langues minoritaires. Initialement ils n’étaient parlés que par un sous-groupe de jeunes urbains. Aujourd’hui, les deux ont gagné du terrain. Ils sont de plus en plus importants à l’échelle (inter)nationale, et leur diffusion continue. Dans ce mémoire, nous essayerons de découvrir comment et dans quelle mesure les deux langues sont intégrées dans la société et quelle est leur diffusion. En étudiant les cas du nouchi et du camfranglais, nous espérons acquérir de nouvelles connaissances sur la façon dont les parlers jeunes se répandent. L’objectif final du mémoire est d’apprendre plus sur l’intégration des parlers jeunes en général.

L’étude sera une recherche bibliographique. Elle se situe dans le domaine de la sociolinguistique et elle sera menée à partir de trois publications, à savoir *Anti-languages* (Halliday, 1976), *Communities of Practice* (Eckert, 2006) et *Language rights : Moving the debate forward* (May, 2005). Nous comparerons les trois concepts élaborés dans ces articles aux publications principales sur le nouchi et le camfranglais. Quelques auteurs importants sont Boutin et Koaudio (2015 ; 2016), Newell (2009), Ngo – Ngok-Graux (2006), De Féral (2006) et Harter (2007). Premièrement, nous essayerons de découvrir dans quelle mesure le nouchi et le camfranglais sont des anti-langues et dans quelle mesure ils s’opposent ainsi à la société. Deuxièmement nous rechercherons quelles sont leurs communautés de pratique et qui sont les locuteurs. Troisièmement, nous regarderons de plus près quels sont les effets du manque de droits linguistiques des deux langues sur l’acceptation des locuteurs par la société.

Le premier chapitre présentera une introduction de tous les aspects importants du mémoire, à savoir le nouchi et le camfranglais ainsi que les trois concepts mentionnés au-dessus. Dans le deuxième chapitre nous expliquerons brièvement la méthodologie de recherche. Les chapitres

3 à 5 formeront le noyau de l'étude. Ils porteront respectivement sur le nouchi et le camfranglais comme des (anti-)langues, les communautés de pratique et le manque de droits linguistiques des deux parlars.

Chapitre 1

L'étude sociolinguistique des langues des jeunes

1.1. Les langues des jeunes en Afrique

Dans le monde entier, les jeunes se créent de nouvelles langues pour se distinguer des autres. Aux Pays-Bas, certains jeunes urbains parlent le « *straattaal* », la « langue de la rue ». Dans le monde francophone on voit des exemples de langues parlées par des jeunes au Québec, au Maghreb, en Afrique de l'Ouest et en France, où les adolescents modifient le français pour créer une langue qui les appartient exclusivement. En France cela a résulté en la fameuse « langue des cités ». Malgré le caractère mondial du phénomène, la littérature est plus au moins d'accord que les langues des jeunes occupent une position particulièrement importante sur le continent africain.

Contrairement aux langues des jeunes européennes et américaines, les langues des jeunes africaines sont tous désignées par un nom propre connu par leurs locuteurs (Kiessling et Mous, 2004). Des appellations comme le *sheng* (Kenya), le *nouchi* (Côte-d'Ivoire) et le *camfranglais* (Cameroun) sont largement répandues. Comme souligné par De Féral, un nom stimule la naissance et la reconnaissance d'un « parler jeune » en tant que langue, puisqu'il marque ce parler d'une étiquette reconnaissable. De plus, la désignation par un nom propre permet aux locuteurs « de revendiquer une certaine légitimation de leurs pratiques langagières » (De Féral, 2012). L'appellation fait preuve du fait que leur langue existe et, dans une certaine mesure, est acceptée. Les noms donnent ainsi aux langues des jeunes africains une solidité qui manque aux parlers jeunes d'autres régions du monde. Il est partiellement grâce à cette solidité que les parlers jeunes se sont profondément enracinés dans les sociétés africaines.

Nassenstein et Hollington constatent que, bien que chaque langue doive être étudiée individuellement à l'aune de son cadre culturel, social et local, les langues des jeunes du continent africain sont tous des manifestations d'une identité collective. Dans leurs mots, « *encoding and marking in-group identity of the respective community of practice has been recognized as the key function of youth language practices (in Africa) ; it is a function which plays a role in all of the linguistic varieties created by African youths that have been described so far* » (Nassenstein et Hollington, 2015). Les langues des jeunes africains sont ainsi des

manifestations de l'identité partagée par tous les locuteurs, qui se sentent unis par leur façon de s'exprimer. Évidemment leur identité collective n'est pas uniquement déterminée par la langue. Comme nous le montrerons plus tard dans cette étude, les facteurs comme la musique, la littérature populaire, les vêtements, le mode de vie et parfois même les sentiments politiques jouent aussi des rôles importants (Kiessling et Mous, 2004).

Kiessling et Mous (2004) soulignent également certains autres caractéristiques qui sont partagées par tous les langues des jeunes africains. Premièrement, les parlers jeunes servent à se distinguer des générations précédentes. L'objet des locuteurs est d'établir une identité manifestement jeune et renouvelante qui finalement aura la force de réformer la société. Deuxièmement, les langues des jeunes ne sont pas associés à une ethnicité et, de ce fait, ils ont le pouvoir de concilier les différents groupes ethniques. Dans les chapitres suivants on parlera de tous ces aspects d'une manière plus détaillée.

Dans ce qui suit, nous nous concentrerons sur deux langues des jeunes en particulier, à savoir le nouchi d'Abidjan et le camfranglais de Douala et de Yaoundé.

1.2. Aperçu de l'évolution du nouchi – Côte-d'Ivoire

Le nouchi, langue des jeunes basée sur le français populaire, a émergé de l'Abidjan des années 1980. Pendant cette période, la ville était envahie par des immigrants qui venaient aussi bien des pays voisins que d'autres parties de la Côte-d'Ivoire. La communication interethnique s'y produisait sans cesse. Le nouchi, qui en fait est un mélange de plusieurs langues, en était le résultat. Elle est devenue la langue véhiculaire des immigrants d'Abidjan. Après quelque temps les réseaux criminels de la ville, ayant besoin d'une langue codée, s'approprièrent la langue et l'enrichissaient de mots trompeurs (Kiessling et Mous, 2004). Pendant une décennie le nouchi restait ainsi dans les marges de la société. Ce n'était que vers l'année 1990 qu'elle s'imposait comme langue largement répandue partout dans le pays.

Pour la Côte-d'Ivoire, 1990 était une année pleine d'agitations sociales. Grâce à la stagnation du commerce du cacao le pays était économiquement en crise. Le taux de chômage était énorme. Au même temps, il se passait d'autres grands événements à l'échelle nationale. Il y avait, pour la première fois, des élections pluralistes, ce qui menait à des troubles socio-politiques, et de plus les étudiants universitaires se révoltaient contre l'armée enfin d'améliorer leurs conditions

de vie. Dans l'ensemble, la Côte-d'Ivoire se trouvait dans une situation socialement instable. Le gouvernement ne réussissait pas à rétablir l'ordre et la population à son tour était partagée entre l'espoir et la crainte. Elle était prête à accepter toute nouvelle impulsion positive.

Selon Konate (2002), c'est entre autres la musique *Zouglou* qui a fait renaitre l'espoir chez les Ivoiriens. Cette musique, introduite par les étudiants révoltés, réunissait toute la nation. Le *Zouglou* s'opposait à l'ordre ancien et faisait preuve d'un esprit critique vers la politique. Le genre était très populaire dès le début (Newell, 2009). Sa popularité et son caractère unifiant peuvent être attribués au fait que les chansons aient été écrites en nouchi. La langue n'appartenait pas à une ethnicité en particulier et ainsi elle était accessible à tous. À l'aide des nouveaux médias comme la télévision et le tourne-disque, le *Zouglou* se diffusait rapidement. Le genre musical devenait même « le principal canal d'expansion du nouchi » (Boutin et Kouadio, 2015). Les jeunes de toute la nation commençaient à parler la nouvelle langue, et en peu de temps le nouchi devenait une langue importante en connue dans toute la Côte-d'Ivoire (Newell, 2009).

Aujourd'hui le nouchi est plus populaire que jamais. Elle est la première langue des Ivoiriens de 10 à 30 ans (Kouadio, 2006) et la langue maternelle de plus en plus de jeunes ivoiriens (Newell, 2009). Le nouchi n'appartient plus aux marges de la société, mais s'est largement répandu parmi les différentes classes sociales du pays. La langue joue un rôle important dans les médias nationaux et figure souvent dans les journaux (Ahua, 2007 ; Newell, 2009). Son statut est quasiment officiel, et certains osent dire qu'à long terme, le nouchi a le potentiel de se transformer en la langue nationale de la Côte-d'Ivoire (Kube, 2005 ; Kouadio, 2006).

1.3. Aperçu de l'évolution du camfranglais - Cameroun

Le camfranglais est la langue de la rue des jeunes de Yaoundé, la capitale administrative et politique du Cameroun, et de Douala, la capitale économique du pays. La langue est un mélange de français, d'un pidgin anglais et de différentes langues camerounaises (Kiessling et Mous, 2004). En ce qui concerne l'émergence de la langue, l'histoire coloniale du Cameroun a occupé une position-clé.

En 1884 le Cameroun était colonisé par les Allemands, qui gouvernaient le pays jusqu'en 1916. Pendant la première guerre mondiale les Allemands étaient expulsés du pays par les Français

et les Anglais, qui subdivisaient le Cameroun en une région anglaise assez modeste et une vaste région française. Les deux pays européens gouvernaient le Cameroun déchiré pendant des décennies. Ce n'était qu'en octobre 1961, presque deux ans après l'indépendance de la région française, que la région française et le sud de la région anglaise ont finalement été réunis. Il est évident qu'entre-temps, aussi bien l'anglais que le français s'étaient implantés profondément dans la société.

Le camfranglais est créé par des lycéens et des étudiants camerounais qui, grâce à l'influence coloniale, avaient quelques connaissances du français et de l'anglais. La langue s'est manifestée pour la première fois dans les années 1970, tandis que le terme *camfranglais* date des années 1980 (De Féral, 2006). Initialement le camfranglais avait deux buts différents. Premièrement, les jeunes ont désiré communiquer en langue codée enfin d'exclure ceux qui n'appartenaient pas au même milieu social. Deuxièmement, la création du camfranglais avait le but de divertir les jeunes (Kiessling et Mous, 2004).

Le camfranglais est toujours une langue soi-disant exclusive. Elle est fortement associée à Douala et à Yaoundé et est à peine parlée dans les autres régions du pays. Ses locuteurs sont surtout des adolescents masculins de dix à trente-cinq ans qui n'utilisent le camfranglais que dans un contexte informel (Kiessling et Mous, 2004). Cependant, il ne faut pas sous-estimer son influence. Comme l'ont fait remarquer Nzesse (2009), le camfranglais « connaît de nos jours une dispersion et une pénétration sociales importantes au Cameroun » et son expansion continue. La langue figure dans la presse nationale orientée vers la jeunesse et occupe une grande place dans leur vie sociale, comme par exemple dans les milieux universitaires (Ebongue et Fonkoua, 2010). Elle est pour une bonne part illustrative pour l'identité jeune et urbaine des Camerounais. Comme le nouchi, le camfranglais forme une des langues des jeunes les plus importantes du monde francophone.

2. Type de recherche

La présente étude est une comparaison sociale entre le nouchi et le camfranglais. À l'aide de différents concepts fournis par la sociolinguistique (voir 3.2.-3.4.) nous découvrirons leur portée, leur statut social et, finalement, leur importance pour la Côte-d'Ivoire et le Cameroun.

3.1. Cadre théorique

Le plus souvent, les langues des jeunes africaines émergent dans un contexte urbain, comme par exemple l'iscamto à Johannesburg, le nouchi à Abidjan et le sheng à Nairobi. Cette constatation a été faite par de nombreux linguistes, qui ont surtout recherché le fonctionnement des langues des jeunes comme représentants de l'identité jeune et urbaine (Nassenstein et Hollington, 2015). Cependant, il convient de dire que les parlers jeunes ne sont pas réservés aux environnements urbains. Plutôt, la plupart des langues des jeunes nées dans un contexte rural n'ont pas encore été recherchées. Pour cette raison ce mémoire se limitera aux langues nées dans un contexte urbain.

Nassenstein et Hollington donnent un joli tour d'horizon de la littérature existante sur les langues des jeunes en Afrique. Les auteurs soulignent que ces parlers jeunes ne font pas un objet de recherche scientifique depuis longtemps. Il y a deux décennies, le sujet a vraiment attiré l'attention des linguistes pour la première fois. Par conséquent, à l'exception du sheng, il n'y a pas encore beaucoup d'études sociolinguistiques sur la plupart des langues des jeunes. La littérature existante se concentre plutôt sur le lexique, la morphologie et la phonologie ; des études sociolinguistiques restent à être réalisées (Nassenstein et Hollington, 2015). Pour analyser le nouchi et le camfranglais dans le domaine de la sociolinguistique, nous nous orientons, de ce fait, surtout vers la littérature sociolinguistique plus générale. Nassenstein et Hollington font référence à trois concepts indispensables dans l'étude sociolinguistique des langues des jeunes en Afrique, à savoir l'anti-langue (« Anti-language » : Halliday, 1976), les communautés de pratique (« Communities of Practice » : Eckert, 2006) et les droits linguistiques (« Language Rights » : May, 2005). Ces trois concepts formeront le noyau du cadre théorique de la présente étude. Dans les sections suivantes, nous les étudierons de plus près.

3.2. Anti-langue (Halliday, 1976)

Le concept des anti-langues (« Anti-languages ») était premièrement défini par Halliday (1976). Le linguiste explique le terme comme la langue d'un groupe qui s'oppose consciemment à la société, ce qu'il appelle un « anti-société ». Il donne des réseaux criminels comme exemple. L'anti-langue sert comme une langue codée à l'aide de laquelle l'anti-société se crée une réalité alternative et exclut des intrus. La langue est étroitement liée à un certain contexte social et ne peut être parlée que par l'anti-société. Une anti-langue n'est jamais la langue maternelle des

initiés mais, au contraire, aide des individus à s'opposer à la société au sein de laquelle ils sont nés.

Halliday constate que la différence entre langue et anti-langue n'est pas nécessairement grande, car ils font partie du même système social :

There is continuity between language and anti-language, just as there is continuity between society and anti-society. But there is also tension between them, reflecting the fact that they are variants of one and the same underlying semiotic. They may express different social structures; but they are part and parcel of the same social system (Halliday, 1976 : 576).

Langue et anti-langue, comme société et anti-société, ne sont donc pas très éloignées. Par conséquent la réalité d'une anti-société est constamment menacée par la société, et les participants s'efforcent continuellement à se distinguer. Cela donne aux anti-langues quelques caractéristiques remarquables.

Premièrement, il est important que l'anti-langue reste secrète pour qu'elle ne soit pas incorporée par la langue. Pour cette raison elle est constamment renouvelée, et uniquement les initiés sont au courant des dernières évolutions. Deuxièmement, les métaphores occupent une place extrêmement importante dans la création des anti-langues. Dans la citation ci-dessous, Halliday explique cette importance des métaphores :

What distinguishes an anti-language is that it is itself a metaphorical entity, and hence metaphorical modes of expression are the norm; we should *expect* metaphorical compounding, metatheses, rhyming alternations, and the like to be among its regular pattern of realization (Halliday, 1976 : 579).

Halliday approche le phénomène des anti-langues comme une grande métaphore, le moyen par excellence de créer des alternatives de la réalité existante. Il voit l'anti-société comme une métaphore de la société et l'anti-langue comme une métaphore de la langue. Par conséquent, pour lui, les métaphores sont présentes à tous les niveaux d'une anti-langue : dans la phonologie, la grammaire, la morphologie, le lexique et la sémantique.

Une troisième caractéristique remarquable est la hiérarchie sociale imposée par l'anti-langue. L'anti-langue donne aux locuteurs une certaine position dans la hiérarchie qui comprend aussi bien l'anti-société que la société. Cette position les distingue du reste du système social. Il convient de dire que l'anti-langue entraîne aussi une hiérarchie sociale à l'intérieur de sa portée. Les anti-langues comprennent plusieurs variations qui sont toutes parlées par un autre sous-groupe de l'anti-société. Ces sous-groupes ont des statuts sociaux différents (581).

En quatrième lieu, les anti-langues sont d'une importance majeure pour la manifestation de l'identité de l'anti-société, dont les participants travaillent activement pour s'écarter du reste du monde. Leur langue différente est un moyen très efficace de se distinguer. Par leurs parlers, ils soulignent qu'ils ne font pas partie de la société mais, au contraire, ont une identité alternative. Clairement tout cela est lié à leur position isolée dans la hiérarchie sociale.

3.3. Communautés de pratique (Eckert, 2006)

Une communauté de pratique (« Community of Practice ») est un groupe d'individus qui se rencontrent régulièrement pour exercer la même activité (Wenger, 1998). Pensez à une équipe de football ou aux salariés d'une entreprise. L'interaction entre les différents membres du groupe incite à la réalisation des visions, des valeurs et d'une langue partagées. Plus le groupe passe du temps ensemble, plus ces choses seront développées. Le concept des communautés de pratique de Wenger (1998) est utilisé dans la sociolinguistique par Eckert, qui explique le terme plus en détail en insistant sur son importance pour la linguistique.

Eckert décrit la communauté de pratique comme « a prime locus of [the] process of identity and linguistic construction » (Eckert, 2006 : 685). En d'autres termes, la communauté est un environnement social où les participants, en s'identifiant aux autres membres du groupe, se forment aussi bien une identité qu'une langue qui les permet de manifester cette identité. Cette langue émerge de l'interaction entre les participants, qui généralement sont très motivés à réaliser une compréhension linguistique partagée par toute la communauté. Par la conversation, les participants donnent de la signification à leur emploi de la langue et se distinguent ainsi du reste du monde.

Une communauté de pratique est un phénomène très intéressant pour les études sociolinguistiques. La communauté forme un milieu social très spécifique, basé sur une activité

collective. Les participants sont conscients de leur position sociale et de leur identité. Cela se traduit par leur emploi de la langue. Par conséquent, les communautés de pratique permettent parfaitement l'étude du fonctionnement de la langue dans son contexte social. De plus, elles permettent l'étude de la langue en dehors de sa situation géographique, car les participants ne vivent pas nécessairement à proximité les uns des autres. Ils peuvent être dispersés dans une vaste région.

3.4. Droits linguistiques (May, 2005)

Le troisième concept que nous discuterons est le concept des droits linguistiques (« Language rights »). Ce concept sera expliqué à l'aide de May, qui discute les différentes opinions sur les droits linguistiques des langues minoritaires. Selon Nassenstein et Hollington, les droits linguistiques sont surtout importants dans l'étude de l'exclusion des individus dans une société. Il n'est pas exceptionnel que les locuteurs d'une langue minoritaire soient les exclus sociaux, car souvent ce ne sont que les langues majoritaires qui sont reconnus sur les plans économique, politique et commercial.

Comme le fait remarquer May, les droits linguistiques des langues minoritaires ont été implantés dans plusieurs pays avec succès. Un bon exemple est le Canada, où dans quelques provinces aussi bien l'anglais que le français ont un statut officiel et où l'inuktitut, la langue des Inuit, est une des langues officielles de la région arctique de Nunavut. Cependant il y a aussi nombre de pays où les droits linguistiques des langues minoritaires ne sont pas reconnus. Les locuteurs de la langue majoritaire y sont favorisés par la politique, tandis que les locuteurs des langues minoritaires ont plus de difficultés à réussir dans la société. Par conséquent, les locuteurs des langues minoritaires sont souvent bilingues. Quelquefois ils abandonnent leur langue complètement, en faveur de la langue majoritaire. En se basant sur Nelde (1997), May indique que :

In effect, speakers of the dominant language variety are immediately placed at an advantage in both accessing and benefiting from the civic culture of the nation-state. A dominant language group usually controls the crucial authority in the areas of administration, politics, education and the economy, and gives preference to those with a command of that language. Concomitantly, other language groups are limited in their language use to specific domains, usually solely private and/or low status, and are thus left with the choice of renouncing their

social ambitions, assimilating, or resisting in order to gain greater access to the public realm.
(May: 2005, 322-323)

Nous pouvons conclure que la préservation des langues minoritaires exige des sacrifices, car ses locuteurs peuvent être exclus par la société. Ceux qui persistent dans leur langue agissent souvent par conviction. La publication de May permet de distinguer deux raisons pour lesquelles certains persistent dans leur langue minoritaire. Premièrement, la langue et l'identité sont indissolublement liés (May : 332). Un changement de langue amène un changement d'identité. Les défenseurs des langues minoritaires préservent ainsi leur identité personnelle. Deuxièmement, les langues créent des communautés. La défense d'une langue minoritaire est donc en même temps la défense de la communauté où cette langue est parlée. Ce sont ces deux raisons qui forment la motivation principale pour de nombreux locuteurs des langues minoritaires de défendre leur langue et de se résigner à être dans une position socialement désavantageuse.

Chapitre 2

Méthodologie de recherche

1.1. But du mémoire

Le but du présent mémoire est d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'intégration des langues des jeunes dans la société. Le nouchi et le camfranglais serviront d'objets de recherche. L'étude de leur diffusion à l'échelle (inter)nationale nous permettra d'apprendre plus sur la manière dont les parlers jeunes africains se répandent.

Afin d'effectuer cette recherche, nous analyserons le nouchi et le camfranglais dans le domaine de la sociolinguistique. Comme mentionné dans le chapitre précédent, les langues des jeunes africaines ne font un objet de recherches universitaires que depuis deux décennies. Le nombre d'études existantes est encore très limité. Conséquemment, nous nous concentrerons sur les trois concepts sociolinguistiques plus généraux dont nous avons parlé : l'anti-langue (Halliday, 1976), les communautés de pratique (Eckert, 2006) et les droits linguistiques (May, 2005). L'étude sera une recherche bibliographique. Nous comparerons les trois concepts mentionnés ci-dessus aux publications existantes sur le nouchi et le camfranglais. La littérature sur les deux langues sera introduite dans la deuxième section du présent chapitre.

1.2. Plan de l'étude

Dans le chapitre suivant nous examinerons dans quelle mesure le nouchi et le camfranglais sont des anti-langues et dans quelle mesure ils sont des langues. La réponse nous donnera plus d'informations sur l'emploi de ces parlers ainsi que sur la position sociale des locuteurs. Dans le quatrième chapitre nous examinerons le lien entre le nouchi et le camfranglais et les communautés de pratique. Nous espérons découvrir si les deux parlers sont associés à une ou à plusieurs communautés de pratique très spécifiques, ou par contre s'ils sont parlés par un groupe de locuteurs plus général. Plus le groupe des locuteurs est grand et universel, plus la langue s'est diffusée dans la société. Dans le dernier chapitre nous étudierons l'influence de l'absence des droits linguistiques. Ni le nouchi, ni le camfranglais n'ont un statut officiel, et on peut se demander si cela cause l'exclusion des locuteurs sur les plans économique, politique, commercial et social. Plus les locuteurs sont exclus par la société, moins la langue est acceptée.

1.3. Hypothèse

Notre hypothèse est que le nouchi est plus intégré dans la société ivoirienne que le camfranglais ne l'est dans la société camerounaise. Au fil du temps le nouchi s'est répandu dans toute la Côte-d'Ivoire, tandis que le camfranglais est toujours fortement associé aux villes de Douala et Yaoundé. Si cette affirmation se vérifie, les deux langues ne se trouvent pas au même niveau d'intégration sociale. Il serait très intéressant d'analyser leurs différences, qui pourraient nous renseigner sur les conditions nécessaires pour l'intégration d'un parler jeune dans la société. Afin de vérifier l'hypothèse nous ferons une comparaison sociale entre le nouchi et le camfranglais à l'aide de la littérature discutée dans les paragraphes ci-dessous.

2.1. Littérature principale sur le nouchi

Un des premiers linguistes qui a publié des articles sur le nouchi était Suzanne Lafage, spécialiste du français d'Afrique. Elle est aussi la fondatrice de la revue *Le français en Afrique*, la revue où la plupart des articles qui figurent dans la présente étude ont été publiés. Pour cette étude nous analyserons son article « L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation de français ? » de 1991. L'Ivoirien Jérémie Kouadio N'Guessan de l'université de Cocody-Abidjan a publié des articles sur le nouchi plus récemment. Nous discuterons son article « Le nouchi et les rapports dioula-français » de 2006 ainsi que deux articles qu'il a publié en coopération avec Akissi Béatrice Boutin, à savoir : « Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire » (2015) et « Abidjan, une métropole de plus en plus francophone ? » (2016).

Deux autres scientifiques qui ont étudié le nouchi dans son contexte historique et social sont Sasha Newell, auteur de l'article « Enregistering Modernity, Bluffing Criminality : How Nouchi Speech Reinvented (and Fractured) the nation » (2006) et Sabine Kube. Cette dernière a publié la thèse « Gelebte Frankophonie in der Côte d'Ivoire : Dimensionen des Sprachphänomens Nouchi und die ivoirische Sprachsituation aus des Sicht Abidjaner Schüler » de 2005. La thèse contient des informations sur le statut social du nouchi, car Kube a interviewé nombre d'écoliers ivoiriens.

Plusieurs scientifiques ont publié des articles sur la musique Zouglou, canal important d'expansion du nouchi. Dans cette recherche nous discuterons « A generation of orphans : The Socio-Economic Crisis in Côte d'Ivoire as seen through Popular Music » (2012) de Anne Schumann et « Génération Zouglou » (2002) de Yacouba Konate.

Le dernier scientifique dont nous discuterons les articles est Blaise Mouchi Ahua, chercheur associé au Centre de Recherche sur la Diversité Linguistique de la Francophonie. Il a non seulement analysé le nouchi dans son contexte social, mais aussi proposé une orthographe pour la langue. Nous discuterons les articles « La motivation dans les créations lexicales en nouchi » de 2006, « Élaborer un code graphique pour le nouchi : une initiative précoce ? » de 2007 et « Lexique illustré du nouchi ivoirien : quelle méthodologie ? » de 2010.

2.2. Littérature principale sur le camfranglais

Un livre important dans l'étude du camfranglais est *A dictionary of camfranglais* (2015) de Hector Kamdem Fonkoua. Le livre parle de tous les aspects de la langue, comme par exemple son évolution historique, son élaboration lexicale et son statut social. Trois articles qui portent aussi sur l'évolution du camfranglais ainsi que son statut social sont « Décrire un 'parler jeune' : le cas de *camfranglais* (Cameroun) » (2006) de Carole de Féral, « Camfranglais : A novel slang in Cameroon schools » (2003) de Jean-Paul Kouega et « Représentations autour d'un parler jeune : le camfranglais » (2007) de Anne Frédérique Harter. Le dernier article qui porte sur le camfranglais en général que nous analyserons est un compte-rendu du livre *Le camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique* de André-Marie Ntsobé, Edmond Biloa et Georges Echu. Le compte-rendu a été fait en 2008 par Ambroise Quéffelec, professeur de linguistique française à l'Université de Provence.

Les articles « Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé » (2006) de Elisabeth Ngo Ngok-Graux et « Yaoundé, une métropole francophone : essai de description d'un foyer linguistique en construction » (2016) de Louis Martin Onguéné Essono soulignent l'importance des villes de Douala et Yaoundé pour le développement du camfranglais. Ces articles aideront à comprendre dans quelle mesure l'emploi du camfranglais est limité aux deux villes. De plus, plusieurs articles ont été publiés sur la présence du camfranglais dans les médias. Nous discuterons « La dynamique des langues au Cameroun et la créativité lexicale dans la presse camerounaise » (2009) de Ladislav Nzesse, « Le

camfranglais sur internet : pratiques et représentations » (2014) de Suzie Telep et « Camfranglais – The Making of a New Language in Fouda’s *Je parle camerounais* and Fonkou’s *Moi taximan* » (2011) de Peter Wuteh Vakunta. Des connaissances sur la position du camfranglais dans les médias aideront à comprendre son statut social actuel.

Chapitre 3

Le nouchi et le camfranglais : entre langue et anti-langue

1. Les caractéristiques d'une anti-langue

Nassenstein et Hollington (2015) indiquent que les parlers jeunes africains et les anti-langues sont étroitement liés :

African youth language practices have been classified as “antilanguages” in the sense of Halliday (1978) as they reflect a kind of “anti-society identity”. This identity is expressed linguistically through the manipulative strategies which speakers employ. Violations of the linguistic norms through these strategies represent a rejection of the norms of society. (Nassenstein et Hollington, 2015)

Dans cette citation, les auteurs insistent notamment sur le fait que les locuteurs des parlers jeunes africains s'opposent souvent à la société. Le rejet des règles linguistiques implique le rejet des règles sociales. Les locuteurs forment ainsi une anti-société. En conséquence, leur langue est une anti-langue. Dans le premier chapitre nous avons identifié les quatre caractéristiques d'une anti-langue comme définis par Halliday. Nous les rappelons brièvement :

1. L'anti-langue doit rester **secrète** pour qu'elle ne puisse être parlée que par les initiés.
2. Les **métaphores** jouent un rôle important.
3. L'anti-langue impose une certaine **hiérarchie sociale**.
4. L'anti-langue exprime une **identité alternative**.

Dans ce qui suit, nous examinerons dans quelle mesure le nouchi et le camfranglais sont des anti-langues en examinant s'ils répondent à ces caractéristiques.

2.1. L'importance de la discrétion

La première caractéristique importante des anti-langues est leur caractère secret. La raison est évidente : la réalité, et conséquemment aussi la langue de l'anti-société, sont réservées aux initiés. Le nouchi est né comme la langue des immigrés et des réseaux criminels (voir chapitre

1, 1.2.). Notamment les réseaux criminels ont fait du parler une langue codée, incompréhensible aux intrus. Le camfranglais a des caractéristiques comparables. Les lycéens et les étudiants qui ont inventé le parler voulaient communiquer en excluant d'autres groupes sociaux. À l'aide de la littérature, nous essayerons de découvrir ce qui reste aujourd'hui des caractères secrets des deux langues.

Dans une certaine mesure, aussi bien le nouchi que le camfranglais sont toujours des langues codées. Kouadio (2006 : 188-189) résume la genèse et le statut actuel du nouchi de la manière suivante :

« Par la qualité de ses locuteurs, le nouchi répondait au départ à la définition d'une langue cryptée avec des fonctions identitaires affirmées. Les jeunes interrogés dans les années 80 à propos de ce parler répondaient inlassablement : « *nous l'avons créé pour nous retrouver entre nous, pour empêcher d'autres personnes de comprendre ce que nous disons* ». Aujourd'hui encore, cette fonction cryptique est toujours prégnante et elle est souvent invoquée par les « nouchiphones », même si la base sociale de cette communauté linguistique s'est élargie et que le nouchi a acquis une véritable fonction véhiculaire. »

Selon cette citation, les locuteurs du nouchi peuvent toujours communiquer entre eux sans que leurs conversations soient suivies par des non-initiés, malgré la grande diffusion de la langue. Au même temps il est sûr que le caractère secret du nouchi a été réduit, parce qu'il est adopté par une grande partie de la population ivoirienne (Boutin et Kouadio, 2015 ; Newell, 2009). Nous pouvons nous demander comment une langue tellement répandue peut encore avoir des éléments cachés. Une explication est donnée par Ahua (2006), qui attire l'attention sur les différentes variétés du nouchi. L'auteur affirme que la première variété, étant la langue des réseaux criminels et de ceux qui vivent en marge de la société, a un caractère « plus hermétique, plus ambigu, plus secret » (2006 : 143) que la deuxième variété, étant la langue des jeunes urbains. Ces derniers n'ont rien à cacher. Par contre, les criminels et les marginaux ont toujours besoin d'une langue codée pour parler de leurs pratiques illégales. Pour voiler leur message, ils déforment les mots intentionnellement, par exemple par la troncation ou la suffixation (Ahua, 2006).

En ce qui concerne le camfranglais, la littérature est plus au moins d'accord qu'il peut toujours être utilisé comme langue codée. Cela n'est pas surprenant. Ayant pour but de créer une langue

réservée aux initiés, les lycéens qui ont fondé le camfranglais ont délibérément ajouté des aspects inintelligibles (Kouega, 2003). Selon Kouega, cela était facilité par leur niveau d'éducation. Les lycéens maîtrisaient le français, l'anglais, le pidgin ainsi que quelques langues indigènes. En combinant des aspects de toutes ces langues, ils ont pu créer une langue incompréhensible pour ceux qui n'avaient pas tellement de connaissances linguistiques, notamment les personnes qui n'avaient pas suivi l'enseignement secondaire et les personnes âgées souvent monolingues (Kouega, 2003). Une grande partie de la population camerounaise était ainsi exclue des conversations en camfranglais. Aujourd'hui la langue est toujours difficile à comprendre pour les non-initiés.

La recherche de Harter montre que nombre de locuteurs interrogés à Yaoundé désignent le camfranglais comme « un code », un « mot de passe » ou « un cache-cache » (Harter, 2007 : 260). Cela est affirmé par Onguéné, qui souligne que le camfranglais exclut toujours surtout les personnes âgées ainsi que les communications formelles (Onguéné, 2016). Le littéraire Vakunta montre des passages de la littérature camerounaise en camfranglais qui sont en effet incompréhensibles pour les non-initiés. Regardons par exemple la phrase ci-dessous, tirée du livre *Je parle camerounais* de Mercédès Fouda :

Si depuis belle lurette vous vous démenez de-ci de-là sans trouver aucune occasion à saisir sur le plan matériel, vous pourrez toujours vous plaindre que le dehors est dur . . . (Fouda, cité par Vakunta, 2011 : 96)

Comme l'explique Vakunta, « le dehors est dur » signifie que « les temps sont difficiles ». Il s'agit d'une expression typiquement camfranglaise. Les non-initiés ne connaissent pas cette signification et sont ainsi exclus par l'auteur.

Le camfranglais a toutes les propriétés nécessaires pour l'utiliser comme langue codée. Cependant, Kamdem (2015) affirme que la langue n'est plus parlée pour des raisons purement « anti-linguistiques ». Les locuteurs n'ont rien à cacher. De plus, le camfranglais est tellement répandu que le groupe des initiés est grand. Ngo Ngok-Gaux (2006) a interrogé les habitants de Yaoundé et de Douala sur la manière dont ils ont appris le camfranglais. Aussi bien les jeunes que les adultes ont trouvé cette question surprenante. Selon la plupart des interrogés « il est naturel au Cameroun de parler et comprendre le camfranglais, même sans qu'on s'y intéresse » (Ngo Ngok-Gaux, 2006 : 223). 80% désignait le bouche-à-oreille comme le mode

d'apprentissage. Ces observations font preuve de la large propagation du camfranglais, au moins dans le milieu urbain. Nous pouvons nous demander si nous pouvons toujours parler d'une langue codée dans le cas d'une langue qui est tellement répandue. En tout cas, il est sûr que comme le nouchi, le camfranglais possède plusieurs niveaux de style dont l'un est plus secret que l'autre. Les jeunes non ou peu scolarisés de Yaoundé parlent une variété plus codée que les jeunes scolarisés, et les petits commerçants de Douala ont créé une variété du camfranglais que nulle autre personne ne peut comprendre (Ngo Ngkok-Graux, 2006). La grande diffusion du camfranglais n'implique donc pas nécessairement la grande diffusion de toutes les variétés de la langue.

2.2. Le rôle des métaphores

La deuxième caractéristique importante des anti-langues est le grand rôle des métaphores. Halliday considère l'anti-société comme une métaphore de la société et l'anti-langue comme une métaphore de la langue, et en conséquence il constate que nous retrouvons les métaphores à tous les niveaux d'une anti-langue. Dans la présente section, nous examinerons le rôle des métaphores dans le nouchi et le camfranglais. D'abord il est important de savoir comment nous pouvons reconnaître les métaphores dans les deux langues. Lafage (1991 : 103) indique que « la métaphore s'explique par une relation d'intersection. Le terme substitué possède un ou des sèmes communs avec le terme propre. » Pour le nouchi et le camfranglais, cela veut dire que le mot français, étant le mot de base, est substitué par un mot qui a en partie la même signification. La littérature offre beaucoup d'exemples de ce processus.

Pour le nouchi, Lafage a dressé une liste de mots qui ont tous un sens métaphorique. Une 'fille grosse' est appelée *une pamplemousse*, 'des strapontins' *des intercalaires*, 'des sandales nu-pieds et bon marché' *des charrettes* et 'une grosse bouteille de bière' *une vingt-deux places*. Cette dernière appellation vient du nom d'un véhicule des transports en commun (Lafage, 1991). Les métaphores ne sont pas uniquement présentes au niveau lexical, mais aussi au niveau social. Newell parle par exemple des bandes nouchiphones qui sont structurées par des relations métaphoriques entre des 'pères' et des 'fils', appelées *vieuxpère* ou *fiston* (Newell, 2009). Les *vieuxpères* dans ce cas-là sont les patrons des réseaux criminels ; les *fistons* sont leurs clients.

Comme le nouchi, le camfranglais possède de nombreux mots qui ont un sens métaphorique. Telep (2014 : 40) donne des exemples comme *cravater*, dérivé de *cravate*, « 'saisir les

vêtements d'un individu au niveau de la poitrine ou du cou lors d'une bagarre' » et *jachérer*, dérivé de *jachère*, pour désigner une personne célibataire. Ce dernier mot fait référence aux terres retirées de la production agricole. Selon Kamdem, la nourriture est la plus grande source d'inspiration des mots métaphoriques en camfranglais. 'La corruption' est nommée *mange-mille*, *gombo* ou *gombiste* (Kamdem, 2015). *Gombo* est un synonyme de 'okra', un certain légume. Nous revoyons en camfranglais aussi le mot *pamplemousse*. Cette fois-ci le mot désigne 'les seins d'une femme', tout comme *citron* (Telep, 2014), *oranges*, *mangues* et *mandarines* (Kamdem, 2015). Telep ajoute que la productivité des métaphores dans la création du camfranglais a aussi favorisé la création d'un grand nombre de locutions. Des exemples sont des locutions comme *être en haut*, 'exceller, être au meilleur niveau' et *mettre ses yeux dans sa poche*, 'ne rien voir' (Telep, 2014).

Les métaphores du nouchi et du camfranglais sont différentes des métaphores que nous retrouvons dans la plupart des langues. Cela est notamment causé par le fait qu'elles semblent être créées d'une manière plus consciente. Les locuteurs des deux parlers jeunes substituent des mots français par des métaphores afin de créer une langue unique qui ne ressemble pas trop à la langue de base. De plus, les métaphores du nouchi et du camfranglais témoignent souvent d'un esprit jouer, comme dans les cas d'*une vingt-deux places* ou *jachérer*. Ce goût du jeu est aussi caractéristique des métaphores dans les deux langues.

2.3. La hiérarchie sociale

Les anti-langues imposent une certaine hiérarchie sociale. Premièrement, cette hiérarchie est imposée à l'intérieur de l'anti-société. Les membres parlent tous une variété de l'anti-langue qui correspond à leur statut social. Deuxièmement, cette hiérarchie est imposée dans l'ensemble de la société. Cela est grâce au fait que les membres d'une anti-société ont une certaine réputation (Halliday, 1976). Dans ce qui suit, nous discuterons l'information donnée par la littérature sur la hiérarchie sociale imposée par le nouchi et le camfranglais.

Comme mentionné plus haut, les anti-langues ont plusieurs variétés. Le statut social du locuteur se fait sentir par la variété parlée (Halliday, 1976 : 581). Nous savons déjà que dans le nouchi comme dans le camfranglais, les différents groupes sociaux parlent des variétés linguistiques différentes. Les jeunes non ou peu scolarisés de Yaoundé et les petits commerçants de Douala parlent des variétés de camfranglais plus codées que les autres camfranglophones (Ngo Ngok-

Graux, 2006). Le nouchi parlé par les criminels et les marginaux de Côte-d'Ivoire à son tour est plus secret que le nouchi des jeunes urbains (Ahua, 2006). Chaque sous-catégorie sociale parle donc une certaine variété de la langue, et les différentes variétés représentent des positions différentes dans la hiérarchie sociale.

En ce qui concerne la réputation du camfranglais dans l'ensemble de la société, Ngo Ngok-Graux (2006) a découvert qu'il y a des différences remarquables entre les différentes régions du Cameroun. Elle a posé la question quel sous-groupe social parle le plus souvent le camfranglais aussi bien aux habitants de Yaoundé qu'aux habitants de Douala. À la ville de Yaoundé, 75% des jeunes scolarisés ont affirmé qu'ils parlaient la langue le plus souvent. Ils étaient fiers de maîtriser le camfranglais. En posant la même question aux jeunes scolarisés de Douala, Ngo Ngok-Graux a obtenu une réponse complètement différente. 75% des jeunes scolarisés ont désigné les vendeurs à la sauvette et les petits commerçants comme les sous-groupes où on parle le camfranglais le mieux et le plus. Il semble donc que le camfranglais a une meilleure réputation à Yaoundé, où le parler est associé aux jeunes scolarisés, qu'à Douala, où il est plutôt associé aux commerçants peu fiables.

Regardons maintenant le cas du nouchi. Selon Newell (2009), une des raisons pour créer le nouchi était que la langue améliorerait la position des locuteurs dans la hiérarchie sociale. Avant la genèse du parler, beaucoup de jeunes criminels parlaient le français inconsciemment émaillé de fautes. Leur incapacité de parler le français correctement soulignait leur défaillance sociale. La création d'une toute nouvelle langue qui rejetait le purisme de la langue française les aidait à obtenir une meilleure réputation qui manifestait une identité jeune et urbaine (Newell, 2009). Le nouchi était pendant longtemps associé à la criminalité. La langue n'a donc pas toujours amélioré la position sociale des locuteurs, mais elle a aussi influencé leur réputation d'une manière négative.

Il est certain que le camfranglais et le nouchi influencent la hiérarchie sociale. À l'intérieur de l'anti-société, les différentes variétés permettent de distinguer différents groupes sociaux. Dans l'ensemble de la société dont fait partie l'anti-société, les locuteurs des deux parlers jeunes occupent une position isolée dans la hiérarchie sociale. Dépendant des circonstances ou de la région, leur réputation peut être positive ou négative.

2.4. La manifestation d'une identité alternative

Étant donné qu'une anti-langue est la langue d'une anti-société, la capacité de manifester une identité alternative peut être la caractéristique la plus importante d'une anti-langue. D'abord, nous examinerons quelles sont les identités exprimées par le nouchi et le camfranglais. Après nous discuterons si ces identités sont vraiment des identités alternatives.

L'identité véhiculée par le nouchi est une identité jeune, urbaine et civilisée (Newell, 2009 ; Boutin et Kouadio, 2016). La figuration des mots anglais dans des phrases qui sont conformes aux règles de la syntaxe française, comme par exemple la phrase *je vais me wash*, 'je vais me laver', donne à la langue aussi un air modern et occidental (Newell, 2009). De plus, la langue manifeste une identité ivoirienne, car par opposition au français elle est créée par les Ivoiriens eux-mêmes (Newell, 2009). Il est marquant que l'identité exprimée par le camfranglais est pratiquement la même. La littérature est unanime que c'est une identité jeune, urbaine et francophone ainsi que camerounaise, car comme le nouchi elle est créée par la population elle-même (De Féral, 2006 ; Telep, 2014).

Boutin et Kouadio (2015 : 7) décrivent le nouchi comme « l'emblème de valeurs linguistiques et sociales nouvelles, par inversion des anciennes » et aussi comme « le support d'un nouveau *feeling*, comme ses jeunes locuteurs aiment le dire pour exprimer une façon moderne de vivre, de renaître, de se comporter [...] qui va avec un état d'esprit de lutte ». Du point de vue des auteurs, le nouchi permet donc parfaitement aux locuteurs de s'opposer à la société et de manifester une identité alternative. Ils parlent même de la « renaissance » des nouchiphones. Leur langue est le porte-bannière de leur résistance aux valeurs de la société et forme une alternative à la langue et à la culture française longtemps imposées par l'état (Newell, 2009).

En ce qui concerne le camfranglais, selon Telep (2014), « pour la majorité des locuteurs, le camfranglais fonctionne comme un emblème identitaire en résistance à la domination des langues coloniales (français et anglais) et comme un symbole de l'unité camerounaise ». Cela est affirmé par Oguéné (2016 : 86), qui explique la raison pour laquelle beaucoup de camfranglophones s'opposent aux langues coloniales :

« Se superposant au français qui est compliqué par ses règles de grammaire et d'orthographe mais que l'on s'évertue à corriger en classe, exploitant les langues maternelles qui se parlent

rarement, difficilement et assez mal, paternaliste envers le pidgin devenu vieillot pour ses locuteurs, le camfranglais, sans être la grande langue de communication entre les citoyens, fédère solidairement anglophones, francophones, chômeurs, élèves, étudiants, commerçants, pour qui le français et l'anglais ne sauvent plus les gens du chômage et bloquent la ruée vers l'Europe. Il importe davantage pour eux d'être ensemble et de se fabriquer un item qui console des déboires de la vie quotidienne que de parler une langue sans intérêt pour eux. »

Pour la plupart des camfranglophones, le français et l'anglais ne sont d'aucune utilité. Les langues des anciens colonisateurs sont uniquement importantes dans un contexte formel ou international. Ceux qui ne se trouvent jamais dans un tel contexte, parfois grâce à leur vie ratée, préfèrent le camfranglais, car cette langue correspond mieux à leur réalité.

Halliday (1976) indique qu'il est très important qu'une anti-langue est constamment renouvelée. Sinon elle peut être banalisée et incorporée dans la langue, et elle ne serait plus apte à communiquer une identité alternative. En ce qui concerne le nouchi et le camfranglais, il est sûr que les deux langues répondent à ce critère. Selon Oguéné (2016), le camfranglais est une langue instable et non-systématique qui est en évolution permanente et sans aucune norme. Sa construction lexicale est « essentiellement variable ». Il en est de même pour le nouchi. Selon Ahua (2006) le renouvellement du vocabulaire, « s'effectuant au rythme des événements culturels, sociaux et politiques, étonne parfois ». Boutin et Kouadio (2016) ajoutent que « le nouchi se caractérise par une mobilité de ses structures lexicales et syntaxiques, qui conduit ses locuteurs à un renouvellement permanent de toutes bases lexicales et syntaxiques ». Selon Boutin et Kouadio, ce renouvellement permanent est motivé par « le souci [des locuteurs] de se garantir une certaine sécurité linguistique et pour préserver l'exception qui fonde la pratique ». Cette explication correspond parfaitement au critère défini par Halliday. Les changements continus ont pour effet que les initiés sont les seuls à être au courant de l'emploi actuel de la langue. Les non-initiés courent toujours après l'évènement.

Les membres d'une anti-société s'opposent consciemment à la société dans laquelle ils sont nés. Pour cette raison, l'anti-langue ne peut jamais être la langue maternelle des individus. Si ce critère est valable pour le camfranglais, il ne s'applique plus au nouchi. Le nouchi est la première langue des Ivoiriens de 10 à 30 ans (Kouadio, 2006) ainsi que la langue maternelle de plus en plus d'Ivoiriens (Newell, 2009). Newell donne l'exemple de Noël, un adolescent qui ne parle que le nouchi. Il n'a jamais appris sa langue ethnique. Cette situation est très improbable

parmi les camfranglophones. Le camfranglais est une forme de « communication horizontale » (Kamdem, 2015). Cela veut dire que le parler est uniquement utilisé pour la communication entre des groupes qui se trouvent au même niveau social, pour parler d'intérêts ou d'activités communs. Quand un camfranglophone a un interlocuteur non-camfranglophone, il peut changer de langue.

3. Le nouchi et le camfranglais comme des anti-langues

Ni le nouchi, ni le camfranglais ne sont des exemples classiques d'une anti-langue. Les deux ne répondent que partiellement aux critères formulés par Halliday. Cependant, le camfranglais semble répondre mieux aux critères que le nouchi.

En ce qui concerne les trois premiers critères, le nouchi et le camfranglais se ressemblent beaucoup. D'abord, les deux sont en train de devenir des langues véhiculaires (Kouadio, 2006 ; Ngo Ngok-Graux, 2006). Il y a un grand groupe d'initiés, et, par conséquent, leur caractère secret est limité. De plus, il existe des variétés du nouchi et du camfranglais qui fonctionnent encore comme des langues codées, notamment dans les milieux criminels et non-scolarisés. Le caractère secret des deux langues n'a donc pas disparu complètement (Ahua, 2006 ; Kouadio, 2006 ; Ngo Ngok-Graux, 2006 ; Harter, 2007 ; Oguéné, 2016). Deuxièmement, les métaphores jouent un grand rôle dans le nouchi ainsi que dans le camfranglais. La littérature donne de dizaines d'exemples des mots qui ont un sens métaphorique qui semblent être créés d'une manière très consciente (Lafage, 1991 ; Telep, 2014 ; Kamdem, 2015). Le caractère métaphorique est aussi présent à d'autres niveaux de la langue, comme au niveau syntaxique dans les locutions camfranglais et au niveau social dans les relations entre les soi-disant pères et fils des bandes nouchiphones (Newell, 2009 ; Telep, 2014). Troisièmement, le nouchi et le camfranglais imposent une certaine hiérarchie sociale, aussi bien à l'intérieur de l'anti-société par les différentes variétés linguistiques, que dans l'ensemble de la société par la réputation des locuteurs (Ahua, 2006 ; Ngo Ngok-Graux, 2006 ; Newell, 2009). En résumé, nous pouvons donc dire que le nouchi et le camfranglais répondent partiellement au premier critère, tandis qu'ils répondent parfaitement aux deux critères suivants.

La plus grande différence entre le nouchi et le camfranglais se trouve dans le quatrième critère. Les deux langues ne sont pas dans la même mesure des manifestations d'une identité alternative. Halliday indique qu'une anti-langue ne peut jamais être la langue maternelle des

locuteurs, parce que les locuteurs d'une anti-langue s'opposent consciemment à leurs origines. Le nouchi est la langue maternelle d'un nombre croissant d'Ivoiriens, et pour cette raison nous ne pouvons pas le considérer comme anti-langue, même s'il est constamment renouvelé et qu'il aide les locuteurs à inverser les valeurs anciennes (Boutin et Kouadio, 2015). Le fait que le nouchi est devenu la première langue d'une grande partie de la population Ivoirienne fait preuve de son incorporation (partielle) dans la société. Par contre, le camfranglais est toujours très apte à véhiculer une identité alternative (Kamdem, 2015). Il ne semble être la langue maternelle de personne et tout comme le nouchi il est en évolution permanente. De plus, il aide les individus à s'opposer aux langues coloniales (Telep, 2014 ; Oguéné, 2016). Si nous dressons le bilan, le camfranglais ressemble donc plus à l'anti-langue comme définie par Halliday que le nouchi.

Chapitre 4

Les communautés de pratique

Les communautés de pratique permettent d'étudier le fonctionnement d'une langue dans un contexte très spécifique. Les membres s'efforcent de créer une langue dans laquelle ils peuvent exprimer leur réalité, basée sur des activités collectives. Dans le présent chapitre, nous examinerons quelles sont les communautés de pratique du nouchi et du camfranglais et si les deux langues seront réservées à une ou à plusieurs communautés en particulier. Avant de répondre à la question de savoir quelles sont les communautés de pratique des deux langues, nous examinerons le profil des locuteurs.

1.1. Profil des locuteurs : l'âge

Il convient de dire que l'âge moyen des populations camerounaises et ivoiriennes est relativement bas. En Côte d'Ivoire, 42% de la population a moins de 15 ans (World Population Data Sheet, 2013, cité par Boutin et Kouadio, 2015). La situation est similaire au Cameroun. L'âge moyen est 19 ans et plus de 60% de la population a moins de 25 ans (Oguéné Essono, 2016). Dans les deux pays la jeunesse forme ainsi une grande, sinon la plus grande sous-catégorie sociale. De plus, la catégorie sociale des jeunes est en Afrique une notion plus ou moins élastique, comme indiquent Boutin et Kouadio :

On appelle « jeunes » les individus qui commencent à être autonomes, ce qui arrive très tôt pour les enfants des rues, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une situation socio-économique satisfaisante et stable, ce qui peut ne jamais arriver (Boutin et Kouadio, 2015 : 4).

À partir de cette information, Boutin et Kouadio font une distinction entre des jeunes « biologiques », considérés comme des jeunes grâce à leur âge, et des jeunes « bibliographiques », considérés comme des jeunes grâce à leur mode de vie (Boutin et Kouadio, 2015). Ces derniers n'ont pas une vie socialement et économiquement stable. La définition flexible des « jeunes » en Afrique ainsi que le grand nombre de jeunes au Cameroun et en Côte d'Ivoire aide à mieux comprendre le succès des parlars jeunes comme le camfranglais et le nouchi.

Le statut du « parler jeune » attribué au nouchi et au camfranglais est confirmé par la littérature. Selon Harter (2007), le camfranglais est la langue de la jeunesse urbaine, et surtout des lycéens et des étudiants. En même temps, elle dit que l'usage de la langue n'est pas nécessairement restreint aux lycéens et étudiants mais qu'elle peut être parlée par une plus grande partie de la population. Cela est illustré par Ngo Ngok-Graux, (2006), qui désigne aussi les jeunes commerçants et les vendeurs à la sauvette comme les locuteurs du camfranglais. La publication de Queffelec fait aussi croire que les locuteurs du camfranglais sont surtout les jeunes :

« élèves, étudiants, populations post-scolaires exerçant les petits métiers dans les grandes agglomérations du Cameroun, (vendeurs ambulants, chauffeurs de taxi, chargeurs dans les gares routières), bandits, voleurs à la tire, coupeurs de bourses, etc. ». Dans cet ensemble composite qui associe marginaux, scolaires et exclus de la croissance, c'est l'ensemble de la jeunesse urbaine qui est concernée (Queffelec, 2008 : 255).

Selon cette citation, le camfranglais est parlé par toute la jeunesse urbaine, indépendamment de leur formation ou de leur métier. La population adulte n'est pas mentionnée du tout. Cependant, plusieurs autres auteurs soulignent que la langue n'est plus complètement réservée aux jeunes. Pendant la recherche de Ngo Ngok-Graux à Douala, 50% des plus de 45 ans ont dit de s'intéresser au camfranglais, et aussi de le parler et de le comprendre. 20% d'entre eux a insisté sur le fait que le camfranglais « n'est pas la chasse gardée des jeunes » (Ngo Ngok-Graux, 2006 : 221). Malheureusement nous n'avons pas beaucoup de connaissances sur les conditions de vie de ces adultes. Il est possible qu'il s'agisse de « jeunes bibliographiques » selon la définition de Boutin et Kouadio mentionné au-dessus. En tout cas, la plupart des adultes de Douala ont quand même désigné les jeunes comme les meilleurs locuteurs du camfranglais.

Kamdem (2015) parle dans son livre du plus grand groupe Facebook des camfranglophones. Le groupe s'appelle : « Ici on Topo le Camfranglais : Le Speech des vrais man du Mboa », ce qui veut dire que le camfranglais est « la parlure uniquement connue par des vrais camerounais » (Kamdem, 2015 : 29). Ce nom décrit le camfranglais plutôt comme un phénomène camerounais et national, pas nécessairement jeune. Toutefois, Kamdem reconnaît aussi que les jeunes parlent mieux le camfranglais que les adultes, qui normalement parlent d'une manière plus formelle. Bien que nombre d'adultes camerounais s'intéressent au camfranglais, les jeunes sont toujours les meilleurs locuteurs.

Comme le camfranglais, le nouchi est avant tout une langue de jeunes. Nous savons que c'est la langue la plus parlée par les Ivoiriens de 10 à 30 ans (Kouadio, 2006). Vu l'âge moyen relativement bas de la population Ivoirienne, cela signifie qu'un grand nombre de jeunes parlent le nouchi quotidiennement. Cependant, il y a aussi beaucoup d'adultes qui parlent le camfranglais. Selon Boutin et Kouadio (2015), les premiers locuteurs du nouchi, qui entre-temps ont plus de cinquante ans, continuent à pratiquer la langue. Cela est lié au fait que beaucoup d'entre eux sont des jeunes « bibliographiques ». Ils n'ont jamais réussi à se créer une vie socialement et économiquement stable. Pour cette raison ils sont toujours considérés comme des jeunes, et un parler jeune comme le nouchi répond parfaitement à leur réalité.

1.2. Profil des locuteurs : les sexes

Un autre aspect important de l'emploi de la langue est le sexe de celui qui parle. Le sujet revient notamment souvent dans la littérature sur le camfranglais. Ce sont surtout les garçons qui parlent la langue. La recherche de Ngo Ngok-Graux a montré que 80% des garçons camfranglophones interrogés à Douala et Yaoundé parlent le camfranglais aussi bien dans les milieux informels que dans les milieux formels, comme par exemple dans le cadre de leur travail ou en famille, tandis que les filles interrogées ne parlent le camfranglais que dans leur cercle d'amis (Ngo Ngok-Graux, 2006). La publication de Queffelec confirme cette observation en disant que « les garçons semblent des locuteurs plus actifs » (Queffelec, 2008 : 256). L'étude de Kiessling et Mous (2004), qui donne un tour d'horizon de plusieurs parlars jeunes, montre aussi que le camfranglais est notamment parlé par les jeunes du sexe masculin, tandis que les auteurs ne disent rien sur le sexe des locuteurs du nouchi.

Il est vrai que la littérature sur le nouchi ne donne pas beaucoup d'informations sur l'influence du sexe. Cela n'implique pas que le sexe est un facteur d'aucune importance dans l'emploi de la langue. Newell (2009) par exemple a fait son recherche uniquement parmi des jeunes du sexe masculin en n'a pas interrogé une seule fille. Probablement il avait ses raisons. Quand même, il est remarquable que la littérature sur le nouchi ne parle presque pas de l'influence du genre tandis que la littérature sur le camfranglais en parle beaucoup. Nous pouvons tirer la conclusion provisoire que pour le nouchi, l'importance du sexe est moins grande que pour le camfranglais.

1.3. Profil des locuteurs: données géographiques

Le nouchi et le camfranglais ont des origines urbaines. Le nouchi est fondé à Abidjan, la capitale de Côte d'Ivoire, tandis que le camfranglais est originaire des villes de Douala et de Yaoundé, respectivement la capitale économique et la capitale politique de Cameroun. De plus, le nouchi aussi bien que le camfranglais expriment une identité urbaine (voir chapitre 3, 2.4.). Depuis le début les deux parlers jeunes et les grandes villes sont donc étroitement liés. Afin d'apprendre plus sur les communautés de pratique du nouchi et du camfranglais, il est intéressant d'examiner si les langues sont toujours restreintes aux villes où elles sont nées et sinon, quelle est leur portée géographique.

Le camfranglais est actuellement toujours un phénomène de la jeunesse urbaine (Kamdem, 2015). À côté du Douala et du Yaoundé, la langue est entre autres parlée dans la ville de Bafoussam (Queffelec, 2008). Cependant, les camfranglophones ne sont pas restreints aux grandes villes. Kamdem parle par exemple des écoles secondaires dans les régions rurales où les lycéens parlent le camfranglais, en illustrant comment la langue s'est diffusée dans le pays. L'étude de Kouega (2003) donne une explication de cette diffusion. Selon lui, les jeunes commencent à parler le camfranglais au moment où ils vont ou bien à l'école, ou bien à l'université. Beaucoup d'entre eux n'obtiennent jamais un diplôme. Conséquemment, certains essaient de gagner leur vie comme colporteur, travailleur manuel, vagabond, voleur ou prostitué. Ils se déplacent dans tout le pays, avec comme résultat que leur langue, le camfranglais, est même parlée dans les régions les plus isolées de Cameroun (Kouega, 2003). Même si le camfranglais est toujours pour une bonne partie associé aux grandes villes, il est donc sûr que la langue a une portée géographique plus étendue.

La diffusion du nouchi est grande. Newell (2009) décrit comment les enfants du nord de la Côte d'Ivoire sont offensés quand quelqu'un affirme que le nouchi appartient uniquement à Abidjan, situé au sud du pays. Comme les jeunes d'Abidjan, les jeunes du nord considèrent le nouchi comme leur langue. Newell conclut que la Côte d'Ivoire est devenue « a country of people speaking a language intended to be incomprehensible to them » (Newell, 2009 : 173) : un pays de locuteurs d'une langue qu'ils ne pourraient pas comprendre au début. Selon lui, le nouchi est compris et parlé dans tout le pays. Boutin et Kouadio observent la même chose. Ils notent que le nouchi « s'étend de plus en plus dans tous les espaces sociaux, au point de devenir une langue parallèle en Côte d'Ivoire » (Boutin et Kouadio, 2016 : 180). La désignation comme

presque une « langue parallèle » est très significative. Elle donne au nouchi un statut comparable au français populaire ivoirien, la langue parlée par plus ou moins toute la population. Le nouchi est aussi connu à l'échelle internationale. Les immigrants de la diaspora ivoirien ont introduit la langue en Europe (Newell, 2009) et grâce aux genres musicaux *zouglou* et *coupé-décalé* la langue est aussi connue dans toute l'Afrique francophone (Newell, 2009). Sa portée n'est donc pas restreinte à la Côte d'Ivoire.

1.4. Profil des locuteurs : le contexte

Les communautés de pratique utilisent leur langue dans un contexte très spécifique, à savoir au moment où les membres de la communauté sont ensemble. La langue est créée et développée par leur interaction. Afin de déterminer les communautés de pratique du nouchi et du camfranglais, il est donc important d'examiner les contextes dans lesquels les deux langues sont pratiquées.

Il est remarquable que le nouchi et le camfranglais sont pratiqués dans beaucoup de contextes différents. Depuis le début ils sont parlés dans des contextes informels, ce qui est toujours le cas (Kiessling et Mous, 2004). 90% des camfranglophones interrogés à Douala et Yaoundé par Ngo Ngok-Graux « déclarent parler le camfranglais dans toutes les situations dites informelles, c'est-à-dire dans la rue, en famille, dans les taxis, au marché, dans les bars, les salles de jeux, sur les terrains de foot, les gradins, les cours de récréation, entre voisins de la cité universitaire, entre voisins de quartier, etc. » (Ngo Ngok-Graux 2006 : 222). L'utilisation du camfranglais dans les contextes informels est aussi soulignée par Queffelec (2008). Les contextes informels semblent être les situations dans lesquelles le camfranglais est parlé le plus. En même temps, la littérature nous apprend que l'emploi du camfranglais n'est plus restreint aux contextes informels. Les locuteurs sont de plus en plus nombreux à utiliser la langue aussi dans les contextes formels, comme par exemple dans le cadre de leur travail. Selon Ngo Ngok-Graux (2006), ces derniers sont principalement des gendarmes, des policiers et des enseignants. Il est remarquable que dans ces métiers, les jeunes jouent un grand rôle. Aussi bien les gendarmes et les policiers que les enseignants se trouvent souvent devant un groupe de jeunes. Parler camfranglais facilite la communication. De plus, les enseignants disent de parler camfranglais devant la classe pour « détendre l'atmosphère » (Ngo Ngok-Graux, 2006 : 222). Le camfranglais donne au cours un caractère moins officiel.

Comme le camfranglais, le nouchi est aussi présent dans la vie scolaire, comme indiquent Boutin et Kouadio :

64% des jeunes scolarisés d'Abidjan déclarent que le nouchi est leur principale langue dans l'enceinte des établissements scolaires et 33% des élèves disent le parler en classe (Kouadio 2008). (Boutin et Kouadio, 2015 : 4)

Étant donné que le nouchi est parlé en classe fait preuve du fait que la langue soit acceptée dans les écoles d'Abidjan ou même de Côte d'Ivoire. De plus, il ne faut pas oublier que le nouchi est la langue maternelle de nombre de jeunes. Pour eux, il est souvent difficile de distinguer le nouchi du français, comme le montre la recherche de Kube (2005). La chercheuse a interrogé des lycéens Ivoiriens. Beaucoup d'entre eux ont indiqué qu'il est très difficile de maîtriser le français et le nouchi simultanément. Comme a dit une des personnes interrogées, « tu mets ta tête trop sur le nouchi, tu vas te perdre » (Kube, 2005 : 319). Ceux pour lesquels le nouchi est la première langue sont souvent obligés de parler le nouchi aussi bien dans des contextes informels que dans des contextes formels, comme par exemple à l'école, car ils ne maîtrisent pas le français à un niveau suffisant.

2. Les sous-cultures

Des manifestations linguistiques comme le nouchi et le camfranglais sont rarement des phénomènes isolés. Souvent ils sont liés à une sous-culture dont les membres partagent une préférence pour un certain genre musical, un style vestimentaire et des codes de conduite. Nous retrouvons des traces de ces sous-cultures aussi chez les locuteurs du camfranglais et du nouchi. Selon Harter (2007), les locuteurs du camfranglais sont catégorisés comme des « *yos* », mais personne n'est sûr de la définition exacte du terme. Certains disent que le mot désigne tous les jeunes, tandis que d'autres disent qu'« il s'agit d'un mouvement de grande ampleur chez les jeunes de Yaoundé (du Cameroun ?), souvent rattaché au rap ou au slam, avec la mode vestimentaire que nous connaissons aux rappeurs » (Harter, 2007 : 257). Les « *yos* » dans ce cas-là sont les jeunes urbains qui parlent le camfranglais, s'identifient aux rappeurs et tentent d'imiter leur façon de vivre. Ils appartiennent à une sous-culture facile à distinguer qui n'incorpore pas tous les locuteurs du camfranglais.

Dans le nouchi, nous voyons des choses comparables. Les premiers locuteurs du nouchi ont importé leurs vêtements de marque des États-Unis et dansaient le *logobi* (Newell, 2009). Cette danse renforçait leur statut urbain et civilisé. Aujourd'hui, certains locuteurs du nouchi ont toujours une certaine manière de se comporter. Newell parle par exemple des leçons de Pierre, un adolescent qui a grandi parmi les jeunes nouchiphones appartenant au milieu criminel :

“You can tell who is *nouchi* by the way they are dressed, but especially by their mouth, by the way they stand and move. Even if a *nouchi* wears a tie, you can still tell he is *nouchi*.” There were particular poses, hand gestures, eye and mouth expressions. One of the most prevalent greetings—“En forme? . . . Oui, en forme” [In good shape? Yes, in good shape]—was accompanied by making a fist and pumping the arm up towards the chest as though about to flex the muscle. (Newell, 2009 : 163)

Cette description ne s'applique pas à tous les nouchiphones, qui se trouvent dans des classes sociales différentes. Par contre, elle ne décrit que le comportement d'un sous-groupe très spécifique, à savoir les jeunes criminels. Comme est le cas pour les locuteurs du camfranglais, seulement une partie des locuteurs du nouchi appartient donc à une sous-culture très spécifique. La plupart se trouve dans d'autres classes sociales et ne peut pas facilement être catégorisée dans une telle sous-culture marquée.

3. Les communautés de pratique du nouchi et du camfranglais

Maintenant que nous avons une idée du profil des locuteurs du nouchi et du camfranglais, nous pouvons répondre à la question quelles sont leurs communautés de pratique. Commençons par le camfranglais. Il est remarquable que la littérature donne des informations assez spécifiques en ce qui concerne les locuteurs de la langue. Ce sont notamment les jeunes qui parlent le mieux le camfranglais. La plupart du temps ils ont appris la langue à l'école ou à l'université. Les garçons la pratiquent plus souvent et dans plus de contextes que les filles, et nous pouvons ainsi conclure que le sexe du locuteur joue un grand rôle. L'usage du camfranglais est principalement restreint aux grandes villes, mais la langue est parfois aussi parlée en zone rurale. En principe, elle n'est parlée que dans un contexte informel. Des exceptions sont des situations où le camfranglais est pratiqué dans le cadre du travail, comme c'est le cas pour les gendarmes, les policiers et les enseignants.

La plus grande différence entre la littérature sur le nouchi et la littérature sur le camfranglais en ce qui concerne le profil des locuteurs, est que la littérature sur le nouchi donne des informations beaucoup moins spécifiques. Cela pourrait impliquer que la langue n'a pas vraiment de locuteurs typiques. Nous savons que le nouchi est la première langue des Ivoiriens de 10 à 30 ans, mais en même temps il y a nombre d'adultes qui parlent aussi le nouchi. Même les premiers locuteurs parlent toujours la langue. De plus, le nouchi est la langue maternelle de plus en plus de jeunes, et pour cette raison il est probable que leurs parents, étant des adultes, maîtrisent le nouchi aussi à un niveau assez élevé. Les âges des locuteurs semblent donc être très variés. Le rôle du genre ne semble être très grand non plus. La littérature ne dit pas beaucoup sur les différences entre les locuteurs masculins et féminins. Cela fait croire que cette différence n'est pas très grande, même si les garçons sont plus présents dans la littérature.

Un aspect qui a l'attention des chercheurs est la diffusion géographique du nouchi. Cette diffusion est grande, car la langue est parlée dans tout le pays, aussi bien dans les zones urbaines que dans les zones rurales. La langue est même connue à l'échelle internationale (Newell, 2009 ; Boutin et Kouadio, 2016). Le nouchi n'est plus réservé aux contextes informels, mais a aussi trouvé son chemin vers des contextes formels. Pour certains il est difficile de distinguer le nouchi du français et ils sont donc obligés de parler le nouchi dans tous les contextes. De plus, le nouchi est de plus en plus accepté aux écoles. Conséquemment il semble que les lieux où le nouchi n'est pas parlée deviennent de plus en plus rares.

Les communautés de pratique naissent à partir des intérêts ou des positions partagées par un groupe de personnes. Ces personnes se créent des visions, des formes et, finalement, une langue partagées. La communauté de pratique aide ses membres à développer une identité par rapport au reste du monde (Eckert, 2006). Si nous regardons la genèse du nouchi et du camfranglais, on peut facilement distinguer des communautés de pratique. Le camfranglais était la langue des lycéens et des étudiants de Douala et de Yaoundé ; le nouchi à son tour était la langue des immigrés et, plus tard, des réseaux criminels d'Abidjan. Ces sous-groupes partageaient clairement certains intérêts et positions.

Même s'il y a des différences entre les deux langues, il est sûr qu'aujourd'hui, leurs communautés de pratique sont beaucoup moins limitées. Le camfranglais s'est au moins diffusé parmi toute la jeunesse urbaine. Selon les informations données par la littérature, le camfranglais est cependant plus ou moins restreint à quelques communautés de pratique

spécifiques. Pensez aux jeunes vendeurs, lycéens, étudiants, policiers et enseignants urbains. Le nombre de communautés de pratique s'est donc élargi, mais il est toujours possible de les identifier. Le nouchi s'est diffusé dans tout le pays, et il semble être parlé partout. À l'exception du milieu criminel, il est difficile de distinguer des communautés de pratique spécifiques. Il n'est pas complètement clair qui sont ses locuteurs et en effet, il n'est même pas complètement clair qui ne sont pas ses locuteurs. La diffusion de la langue est énorme. Par conséquent, nous pouvons au moins conclure que le nouchi est pratiqué dans un environnement social plus étendu que le camfranglais.

Chapitre 5

Le manque de droits linguistiques

Ni le nouchi, ni le camfranglais n'ont un statut officiel. Ce sont ainsi des langues sans droits linguistiques. Dans le présent chapitre, nous examinerons quel est l'effet de leur statut non officiel. À l'aide de la publication « Language rights: Moving the debate forward » de May (2005) nous examinerons si, et dans quelle mesure les locuteurs sont exclus par la société et quelles sont leurs raisons pour continuer à pratiquer la langue quand-même.

Dans sa publication, May explique que beaucoup de locuteurs de langues minoritaires sans droits linguistiques sont défavorisés par rapport aux locuteurs des langues officielles. Ils sont exclus par la société sur les plans social, économique et politique. Par conséquence, nombre d'entre eux sont ou bien bilingues, ou bien abandonnent la langue minoritaire complètement. Ceux qui continuent à pratiquer la langue ont de bonnes raisons de le faire. May en nomme deux : premièrement la protection de l'identité personnelle exprimée par la langue et, deuxièmement, la protection de l'identité collective de toute la communauté linguistique. Pour une description plus détaillée, voir chapitre 1, 3.4.

Nous commencerons ce chapitre par un examen des statuts sociaux du camfranglais et du nouchi. Vu que le camfranglais semble avoir un statut social comparable à l'ancien statut social du nouchi, nous commencerons par le camfranglais.

1.1. Le statut social du camfranglais

Les avis sur le camfranglais sont partagés. Nous pouvons grosso modo diviser la population camerounaise en deux catégories : ceux qui considèrent le camfranglais comme une menace et ceux qui considèrent le camfranglais comme un enrichissement de la culture camerounaise (Ngo Ngok-Graux, 2006 ; Harter, 2007). Leurs arguments seront expliqués ci-dessous.

Les opposants du camfranglais ont surtout peur de son influence sur les langues officielles de Cameroun, à savoir le français et l'anglais (Ngo Ngok-Graux, 2006 ; Harter, 2007 ; Telep, 2014). L'inquiétude souvent exprimée par les médias et les établissements d'enseignement est

que les locuteurs du camfranglais mélangent les deux langues et en conséquence, ils ne maîtriseront ni l'un, ni l'autre à un niveau satisfaisant (Harter, 2007). Cela restreint leurs perspectives d'avenir, parce que les langues officielles sont toujours favorisées sur le marché de l'emploi. Le français est une « langue de prestige » (Ngo Ngok-Graux, 2006 : 224) et cela n'est pas le cas pour le camfranglais. Pendant des procédures d'embauche, il est donc souvent mieux de prétendre de ne pas parler le camfranglais (Ngo Ngok-Graux, 2006). Un deuxième argument des adversaires est que le camfranglais n'est pas partagé par la plupart de la population et qu'uniquement les initiés peuvent la comprendre. De ce fait, le camfranglais limite la communication entre les différentes catégories sociales du pays (Harter, 2007). Cela est contesté par nombre de camfranglophones, qui, par contre, insistent sur la capacité du camfranglais d'unir la population.

L'argument principal des défenseurs du camfranglais est qu'il aide les Camerounais à exprimer leur identité nationale. La langue est désignée par certains locuteurs comme « le parler qui pourrait caractériser le français du Cameroun [...] et pourquoi pas devenir son futur symbole » (Harter, 2007 : 262), comme « un motif de fierté camerounaise et comme un élément d'union nationale dans ce contexte de plurilinguisme » (Ngo Ngok-Graux, 2006 : 224). Cet éloge est pour une bonne part basé sur le fait que le camfranglais répond à la réalité linguistique des Camerounais. Ils vivent dans un environnement multilingue où aussi bien les langues indigènes que le français et l'anglais jouent un grand rôle. L'emploi du camfranglais est une bonne manière d'unir et de montrer toutes ces connaissances linguistiques différentes (Harter, 2007). Deuxièmement, les défenseurs du camfranglais se basent sur le caractère unifiant de la langue en ce qui concerne les locuteurs eux-mêmes. Les camfranglophones ne sont pas vraiment acceptés par la société. C'est une des raisons pour lesquelles ils se rapprochent. Ils se sentent unis parce qu'ils appartiennent tous à la sous-catégorie sociale centrée autour du camfranglais, indépendant de leur situation socioprofessionnelle ou de leur niveau de formation (Ngo Ngok-Graux, 2006).

1.2. Le statut social du nouchi

Pendant longtemps, le nouchi n'était pas vraiment accepté par la société non plus. Le statut social de la langue ressemblait ainsi beaucoup au statut social actuel du camfranglais. Jusqu'aux années 1990, les scientifiques considéraient le nouchi comme une variété du français émaillée de fautes et, par conséquent, comme une menace de la langue française (Newell, 2009). La

langue était fortement associée aux réseaux criminels et aux classes sociales inférieures. De plus, l'influence des langues indigènes comme le dioula et le baoulé sur le nouchi ébranlait selon le gouvernement la modernité respirée par le français (Newell, 2009 : 173).

Aujourd'hui le statut social du nouchi a beaucoup changé. Selon Boutin et Kouadio, « le mépris que le nouchi subissait il y a 25 ans dans les moyennes et hautes classes sociales urbaines s'est peu à peu estompé » (2015: 7) et l'emploi du nouchi est devenu « valorisant » et « innovant ». Dans un article publié il y a un an, ils ajoutent que, grâce à la meilleure réputation du nouchi, les locuteurs ne sont plus nécessairement les marginaux de la société, mais sont de plus en plus acceptés (Boutin et Kouadio, 2016 : 181). Ahua (2007 : 183) confirme que le nouchi est « en train d'acquérir ses lettres de noblesse », et pour cette raison il a commencé à élaborer un code graphique pour la langue. Il a déjà publié plusieurs articles scientifiques dans lesquels il présente des propositions concernant la réalisation d'une telle orthographe. Il vise à encourager la communication écrite entre les locuteurs et à contribuer à l'intégration de la langue dans la société (Ahua, 2007 ; 2010). Ses tentatives font croire que les Ivoiriens ont besoin d'un code graphique pour le nouchi et que la langue est devenue importante pour la Côte d'Ivoire.

En 2009, l'importance du nouchi était aussi reconnue par le gouvernement ivoirien, qui a organisé une conférence scientifique sur la langue (Newell, 2009). Le ministre de la culture et de la francophonie parlait d'un « jour historique » (Newell, 2009 : 157) . La conférence portait sur la question de savoir si le nouchi s'avérerait être un parler jeune temporel, ou plutôt le symbole potentiel de l'identité ivoirienne. Selon plusieurs auteurs, le nouchi est en effet un aspect important de la construction de l'identité ivoirienne (Newell, 2009 ; Boutin et Kouadio, 2015). Selon Boutin et Kouadio (2015 : 8), cela est notamment le cas parce que le nouchi symbolise « l'unité du pays dans la diversité ». Comme le camfranglais, le nouchi contient des aspects de plusieurs langues et peut ainsi représenter toute la population.

2.1. Les médias

Une bonne manière d'investiguer le statut social d'une langue est de rechercher ses apparitions dans les médias (Ahua, 2007). Les médias dans lesquels la langue joue un rôle ainsi que la fréquence de ses apparitions nous apprennent beaucoup sur son image et de cette manière, ils éclairent dans quelle mesure une langue est acceptée par la société. En outre, les médias peuvent être importants pour le développement d'une langue, par exemple en introduisant de

nouveaux mots ou une certaine orthographe qui sont adoptés par le public. Dans ce qui suit, nous regarderons de plus près la présence du nouchi et du camfranglais dans les médias nationaux.

2.2. Le camfranglais dans les médias

La littérature récente témoigne de la présence du camfranglais dans les différents médias du Cameroun. Surtout les publications de Kamdem (2015) et Oguéné (2016) accordent une attention particulière au sujet. En analysant la liste des médias dressée par les auteurs, on peut constater, par ailleurs, que le camfranglais apparaît surtout dans les médias destinés aux jeunes.

Pour commencer, le camfranglais a pénétré dans le secteur de la musique. Les artistes de la musique hip-hop, populaire en particulier chez les jeunes, incorporent le camfranglais dans une bonne part de leurs chansons. Des exemples sont des artistes comme Koppo, One Love, Valery Ndongso et Stanley Enow (Kamdem, 2015 : 65). Selon Kamdem, l'apparition du camfranglais dans leurs chansons donne à la langue un certain prestige (Kamdem, 2015). Ainsi les artistes contribuent à l'image positive du camfranglais. De plus, la musique hip hop contribue à la vulgarisation de la langue. L'exclamation « hein père ! », exclamation camfranglais ainsi que le titre d'une chanson de Stanley Enow, était selon Kamdem probablement l'exclamation la plus utilisée en Cameroun pendant toute l'année 2013 : non seulement par la jeunesse, mais aussi par des adultes non-camfranglophones (Kamdem, 2015). Il est donc probable que la musique populaire joue un rôle important dans l'intégration du camfranglais dans la société.

En ce qui concerne la presse, le camfranglais apparaît surtout dans les revues destinées à la jeunesse comme par exemple 100% jeune (Kamdem, 2015). De temps en temps, ce magazine publie des articles partiellement écrits en camfranglais. Parfois la langue apparaît aussi dans les journaux (Oguéné, 2016). Le camfranglais a aussi fait son chemin vers la littérature camerounaise. Dans le livre *Je parle camerounais* de l'écrivaine Mercedes Fouda, nous retrouvons de nombreuses expressions en camfranglais. Selon Vakunta (2011), l'auteur avait pour but d'incorporer la langue parlée par les Camerounais dans le français écrit.

Le camfranglais est beaucoup utilisée par l'industrie publicitaire (Oguéné, 2016). Entre autres, il apparaît souvent dans les publicités des opérateurs de télécommunications. En utilisant le camfranglais, les entreprises s'adressent à un public plus vaste (Kamdem, 2015). Il y a aussi

des programmes télévisés et des émissions de radio en camfranglais. Selon Kamdem, l'existence de ces programmes fait preuve de la grande diffusion de la langue. Il convient de dire que ces programmes sont tous réalisés par des stations de radio et de télévision privatisées (Kamdem, 2015), et que leur diffusion n'est donc pas nécessairement encouragée par le gouvernement.

Plus que tout, le camfranglais apparaît dans les médias en ligne (Kamdem, 2015). La raison est expliquée par Telep, selon laquelle « la communication électronique favorise la créativité linguistique et l'usage de variétés de langues familières ou orales qui n'auraient pas leur place dans des écrits plus formels soumis à la pression de la norme » (Telep, 2014 : 27). L'internet forme ainsi un espace libre où chacun peut s'exprimer dans la langue souhaitée sans être empêché par la norme. C'est pour cette raison que nombre d'utilisateurs du camfranglais, étant une langue minoritaire qui n'est pas conforme à la norme, manifestent leur langue en ligne.

Selon Kamdem, l'orthographe du camfranglais est surtout développée sur internet. Des réseaux sociaux en ligne, comme par exemple Facebook et Youtube, jouent un grand rôle dans ce processus. Les camfranglophones se sentent libres de s'exprimer (Kamdem, 2015). De plus, il y a un site-web qui vise à réaliser un dictionnaire du camfranglais (Nzesse, 2009). Même si l'orthographe du camfranglais est encore très provisoire, le camfranglais écrit en ligne aide à développer une orthographe plus officielle et contribue ainsi à la fixation de la langue.

2.3. Le nouchi dans les médias

Le rôle du nouchi dans les médias ivoiriens est grand. La langue apparaît dans les livres, les journaux, la musique, sur internet, et cetera (Kouadio, 2006 ; Newell, 2009). Kouadio résume que « par le canal de la chanson, mais aussi de la radio, de la télévision et de la publicité, le nouchi est présent dans la vie quotidienne des Ivoiriens » (Kouadio, 2006 : 181). Selon Newell, les médias encouragent même l'emploi du nouchi en apprenant de nouveaux mots au public. Par exemple, beaucoup de dessins humoristiques dans les journaux sont en nouchi. Souvent ils sont fournis d'un glossaire. De cette manière les mots en nouchi sont expliqués aux non-initiés (Newell, 2009 : 174).

De 1991 jusqu'au 2002, la musique *Zouglou* était le genre musical le plus populaire de la Côte d'Ivoire (Kouadio, 2006 : 179). Depuis le début, cette musique créée par des étudiants

insatisfaits a été très importante pour la diffusion du nouchi (voir chapitre 1, 1.2.). De plus, il y avait des rappeurs qui étaient connus pour leurs connaissances sur le parler jeune. Au moment où leurs chansons étaient jouées par un disque-jockey, ce dernier racontait au public d'une manière très passionnée qu'ils pourraient apprendre de nouveaux mots (Newell, 2009 : 174-175). Aujourd'hui, le *zouglou* a été remplacé par le *coupé-décalé*, créé dans les boîtes de nuit parisiennes par des immigrants ivoiriens (Newell, 2009). Comme c'était le cas pour la musique *zouglou*, le nouchi joue un grand rôle dans les chansons du genre. Selon Newell, « *Coupé-décalé* has become the dominant music genre of the African continent, carrying Nouchi with it in its path » (Newell, 2009: 178). Grâce à cette musique, le nouchi est donc connu sur tout le continent africain.

Comme c'est le cas pour le camfranglais, il existe un dictionnaire numérique du nouchi : www.nouchi.com. Cela est une autre manière dont les non-initiés peuvent apprendre la langue. Les initiés à leur tour peuvent recenser et ajouter des mots. Le site-web existe déjà depuis 1998 (Boutin et Kouadio, 2015). En 2010, le dictionnaire comprenait environ 4000 mots (Ahua, 2010 : 100). Il est lié au www.abidjan.net, un des site-web les plus importants de la Côte d'Ivoire en ce qui concerne les nouvelles, les informations culturelles et la discussion (Newell, 2009 : 175). Selon Newell, cela implique que www.nouchi.com est un site-web largement respecté.

Le nouchi est aussi beaucoup utilisé dans le domaine de la publicité. Dans la Côte d'Ivoire, ce sont surtout « les secteurs de l'électronique, de la téléphonie, de la mode vestimentaire [et] de l'alimentation [qui] insèrent très facilement des mots nouchi dans leurs messages publicitaires » (Boutin et Kouadio, 2015 : 6). L'emploi du nouchi les aide à intéresser les jeunes consommateurs (Boutin et Kouadio, 2015).

3. L'effet du manque de droits linguistiques

Les camfranglophones sont en effet lésés par le manque de droits linguistiques. Ils occupent une position sociale et un statut inférieur à ceux des locuteurs des langues officielles, et cela se traduit par la réduction de leurs chances sur le marché de l'emploi et par le rejet du camfranglais par une partie du corps enseignant et quelques médias. Au même temps il a y de nombreux médias qui utilisent le camfranglais, comme la musique, la presse et la publicité destinées aux

jeunes. De plus, les camfranglophones sont de plus en plus présents sur internet. Cette information fait croire que le camfranglais est toujours en train de gagner du terrain.

Comme nous avons décrit plus haut, le camfranglais aide les locuteurs à exprimer leur identité nationale et est aussi le porte-bannière de leur sous-catégorie sociale. Ces raisons correspondent aux raisons pour la motivation des locuteurs des langues sans droits linguistiques en général, qui sont nommées par May. Souvent les locuteurs continuent à pratiquer la langue pour deux raisons : premièrement pour la protection de l'identité individuelle et, deuxièmement, pour la protection de l'identité collective des locuteurs. Sur le niveau individuel, le camfranglais aide les locuteurs à se sentir de vrais Camerounais. Sur le niveau collectif, ils se sentent liés à toute la communauté linguistique des camfranglophones.

Les locuteurs du nouchi ne sont pas exclus par la société dans la même mesure que les locuteurs du camfranglais. Nous avons appris qu'ils sont de plus en plus acceptés par la société et que leur réputation s'améliore. En outre, le gouvernement a organisé une conférence sur la langue, ce qui fait preuve d'une certaine reconnaissance nationale. Le lien entre *www.nouchi.com* et le site-web nationalement important *www.abidjan.net* renforce encore ce sentiment. Les tentatives d'Ahua (2006, 2007, 2010) d'élaborer une orthographe pour le nouchi témoigne aussi d'une reconnaissance scientifique. De plus, le nouchi est omniprésent dans les médias de la Côte d'Ivoire. Selon Kouadio, cette présence a pour effet que les Ivoiriens ne peuvent plus éviter d'être entourés par la langue. Simplement dit, « le nouchi est présent dans [leur] vie quotidienne » (Kouadio, 2006 : 181). Le nouchi est utilisé en ligne, dans la presse, dans la publicité, la musique à la mode, la littérature, et cetera. Newell (2009) dit même que ce ne sont plus les nouchiphones qui sont exclus par la société, mais que, par contre, ce sont les non-nouchiphones qui deviennent de plus en plus marginaux. Leur image est beaucoup moins moderne que l'image des nouchiphones et pour cette raison ils sont souvent considérés comme non-civilisés et ruraux par les locuteurs du nouchi (Newell, 2009 : 158).

Dans l'ensemble, nous pouvons conclure que l'analyse des langues minoritaires sans droits linguistiques de May ne s'applique au nouchi qu'en partie. Il est vrai que le nouchi est un moyen par lequel les nouchiphones peuvent exprimer leurs identités individuelles et collectives, mais ils ne se trouvent pas nécessairement dans une position sociale isolée. Les nouchiphones sont nombreux, et leur langue est de plus en plus pratiquée et acceptée dans toute la Côte d'Ivoire. Les locuteurs du camfranglais, par contre, sont dans une grande mesure exclus par la société.

Une des raisons pour lesquelles ils continuent à pratiquer la langue est de défendre leur identité collective et individuelle, ce qui ressort aussi de l'analyse de May. Sur la base de cette analyse, nous pouvons conclure que les locuteurs du camfranglais sont défavorisés dans une plus grande mesure que les locuteurs du nouchi. Cela donne l'impression que le camfranglais est moins intégré dans la société.

Conclusion

Comme il ressort de cette étude, il y a de grandes différences entre le nouchi et le camfranglais en ce qui concerne leur intégration dans la société. Le nouchi est beaucoup plus intégré dans la société ivoirienne que le camfranglais dans la société camerounaise, et les deux se situent donc à des stades d'intégration différents. Nous pouvons tirer cette conclusion à l'aide des trois concepts sociolinguistiques discutés dans ce mémoire.

Premièrement, le camfranglais correspond mieux au concept de l'anti-langue comme défini par Halliday (1976), même si aussi bien le nouchi que le camfranglais répondent à la plupart des critères établis par l'auteur. Tous les deux peuvent être utilisés comme langue codée, ils contiennent de nombreuses métaphores et ils imposent une certaine hiérarchie sociale. Cependant, le camfranglais ressemble plus à une anti-langue parce que contrairement au nouchi, il est utilisable pour exprimer une identité alternative. Une anti-langue est la langue d'une anti-société et ne peut jamais être la langue maternelle des membres. Vu que le nouchi est la langue maternelle d'un nombre croissant de jeunes, elle est de moins en moins utilisable pour exprimer une identité alternative.

Deuxièmement, les locuteurs du camfranglais semblent être moins répandus que les locuteurs du nouchi. La littérature insiste sur le fait que les locuteurs du camfranglais sont surtout des jeunes urbains masculins, tandis que le profil dressé des locuteurs du nouchi est beaucoup moins spécifique en ce qui concerne l'âge, le sexe et le contexte dans lequel le nouchi est pratiqué. Conséquemment, il est plus facile d'identifier les communautés de pratique du camfranglais que les communautés de pratique du nouchi. Les locuteurs du camfranglais sont notamment des jeunes scolarisés, des commerçants, des gendarmes et des enseignants qui pratiquent le camfranglais ou bien dans un contexte informel, ou bien dans le cadre de leur travail. Les locuteurs du nouchi, par contre, se trouvent dans toutes les catégories sociales de la population et parlent la langue dans des contextes divers. La littérature donne l'impression que le nouchi n'est plus restreint à quelques communautés spécifiques. Plutôt, elle donne l'impression que la langue a fait tache d'huile parmi l'ensemble de la population.

Troisièmement, les locuteurs du camfranglais sont exclus par la société dans une plus grande mesure que les locuteurs du nouchi. Ils souffrent donc plus du manque de droits linguistiques.

Le camfranglais n'est pas accepté sur le marché de travail et son emploi n'est pas encouragé par la politique. De plus, elle apparaît presque uniquement dans les médias et les publicités destinés aux jeunes. Le nouchi à son tour est largement accepté à tous les niveaux de la société. La langue a attiré l'attention de la politique, elle est très présente dans les médias et le développement d'une orthographe officielle semble être en cours.

Le but du présent mémoire était d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'intégration des parlers jeunes en général. Dans cette étude, nous n'avons analysé que deux langues. Il serait encore prématuré de tirer des conclusions définitives. Cependant, le nouchi et le camfranglais sont des cas intéressants pour l'étude sociolinguistique des parlers jeunes parce qu'ils se situent à des stades différents d'intégration dans la société. Le nouchi est un exemple d'une langue déjà bien établie, tandis que le camfranglais est beaucoup moins intégré dans la société. En outre, une partie de la population ivoirienne a le nouchi pour langue maternelle. Nous pouvons nous demander quelle est la raison pour ces différences entre le nouchi et le camfranglais. Les deux langues sont nées à peu près au même moment dans des centres urbains de l'Afrique de l'ouest. Elles ont donc beaucoup en commun. Afin de trouver la réponse à cette question, il serait intéressant d'examiner de manière plus approfondie quels sont les différents stades d'intégration des parlers jeunes dans le monde entier. De cette manière, il serait possible de distinguer des correspondances éventuelles. Cela aiderait à identifier les facteurs décisifs pour l'intégration et l'acceptation des parlers jeunes dans la société.

Bibliographie

Ahua, Blaise Mouchi. 2006. La motivation dans les créations lexicales en nouchi. *Le français en Afrique*. Vol. 21, 143-157.

Ahua, Blaise Mouchi. 2007. Élaborer un code graphique pour le nouchi : une initiative précoce ? *Le français en Afrique*. No. 22, 183-198.

Ahua, Blaise Mouchi. 2010. Lexique illustré du nouchi ivoirien : quelle méthodologie ? *Le français en Afrique*. Vol. 25, 99-117.

Boutin, Akissi Béatrice et Kouadio, N'Guessan Jérémie. 2015. Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire. *Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique*. 251-271.

Boutin, Akissi Béatrice et Kouadio N'Guessan, Jérémie. 2016. Abidjan, une métropole de plus en plus francophone ? *Le français en Afrique. Le français dans les métropoles africaines*. Vol. 30, 173-186.

Ebongue, Augustin Emmanuel et Fonkoua, Paul. 2010. Le camfranglais ou les camfranglais ? *Le français en Afrique*. No. 25, 259-270.

Eckert, P. 2006. Communities of Practice. *Encyclopedia of Language & Linguistics*. 683-685.

Féral, Carole de. 2006. Décrire un « parler jeune » : le cas du camfranglais (Cameroun). *Le français en Afrique*. No. 21, 257-265.

Féral, Carole de. 2012. « Parlers jeunes » : une utile invention? *Langage et société*. No. 141, 21-46.

Halliday, M.A.K. 1976. Anti-Languages. *American Anthropologist*. Vol. 78, No. 3, 570-584.

Harter, Anne Frédérique. 2007. Représentations autour d'un parler jeune : le camfranglais. *Le français en Afrique*. No. 22, 253-266.

Kamdem Fonkoua, Hector. 2015. *A Dictionary of Camfranglais*. Frankfurt : Peter Lang, Internationaler Verlag der Wissenschaften

Kiessling, Roland et Mous, Maarten. 2004. Urban Youth Languages in Africa. *Anthropological Linguistics*. Vol 46, No. 3, 1-39.

Konate, Yacouba. 2002. Génération Zouglou. *Cahiers d'Études Africaines*. Vol. 42, No. 168, 777-796.

Konings, Piet. 1994. *Geschiedenis van Kameroen*. Page consulté en ligne le 23-03-2017: <https://openaccess.leidenuniv.nl/bitstream/handle/1887/4608/ASC-1246231060.pdf?sequence=1>.

Kouadio, N'Guessan Jérémie. 2006. Le nouchi et les rapports dioula-français. *Le français en Afrique*. No. 21, 177-191.

Kouega, Jean-Paul. 2003. Camfranglais : A novel slang in Cameroon schools. *English Today*. Vol. 19, No. 2, 23-29.

Kube, Sabine. 2005. *Gelebte Frankophonie in der Côte d'Ivoire : Dimensionen des Sprachphänomens Nouchi und die ivorische Sprachsituation aus des Sicht Abidjaner Schüler*. Münster: lit. *Hamburger Beiträge zur Afrikanistik* ; 16.

Lafage, Suzanne. 1991. L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation de français ? *Langue française*. Vol. 90, No. 1, 95-105.

May, Stephen. 2005. Language Rights: Moving the Debate Forward. *Journal of Sociolinguistics*. Vol. 9, No. 3, 319-347.

Nassenstein, Nico et Hollington, Andrea. 2015. *Youth Language Practices in Africa and beyond*. Berlin : De Gruyter Mouton.

Newell, Sasha. 2009. Enregistering Modernity, Bluffing Criminality : How Nouchi Speech Reinvented (and Fractured) the Nation. *Journal of Linguistic Anthropology*. Vol. 19, No. 2, 157-184.

Ngo Ngok-Graux. 2006. Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé. *Le français en Afrique*. No. 21, 219-225.

Nzesse, Ladislas. 2009. La dynamique des langues au Cameroun et la créativité lexicale dans la presse Camerounaise. *Le français en Afrique*. No. 24, 17-47.

Oguéné Essono, Louis Martin. 2016. Yaoundé, une métropole francophone : essai de description d'un foyer linguistique en construction. *Le français en Afrique*. No. 30, 75-93.

Queffelec, Ambroise. 2008. Compte-rendu André-Marie Ntsobé, Edmond Biloa, Georges Echu, *Le camfranglais : quelle parlure? Étude linguistique et sociolinguistique*. Frankfurt : Peter Lang. 253-259.

Schumann, Ann. 2012. A generation of orphans : The Socio-Economic crisis in Côte d'Ivoire as seen through Popular Music. *Africa: The Journal of the International African Institute*. Vol. 82, No. 4, 535-555.

Telep, Suzie. 2014. Le camfranglais sur internet : pratiques et représentations. *Le français en Afrique*. No. 28, 27-145.

Vakunta, Peter Wuteh. 2011. Camfranglais – The Making of a New Language in Fouda's *Je parle camerounais* and Fonkou's *Moi taximan*. *The Journal of the Midwest Modern Language Association*. Vol. 44, No. 2, 93-110.

Wenger, Étienne. 1998. *Communities of Practice: learning, meaning and identity*. Cambridge University Press.